FRANCK THILLIEZ

DOUBLE JE

ENQUÊTE DE CORPS





FONDATION BETTENCOURT SCHUELLER

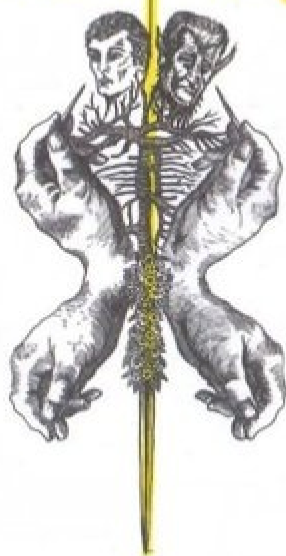
PALAIS DE TOKYO

fleuve ÉDITIONS

FRANCK THILLIEZ

DOUBLE JE

EN QUÊTE DE CORPS





FONDATION BETTENCOURT SCHUELLER

PALAIS DE TOKYO

fleuve éditions

Franck Thilliez

Double Je

En quête de corps

Texte écrit dans le cadre de l'exposition « Double Je », présentée au Palais

de Tokyo du 24 mars au 16 mai 2016, conçue grâce au partenariat avec la

Fondation Bettencourt Schueller.

epub by darktyler

Quand le Palais de Tokyo a demandé à Franck Thilliez une nouvelle qui unirait la crème de

l'artisanat d'art et de l'art contemporain au roman noir, était-il près d'imaginer qu'il jetait là les

fondations de la plus folle des associations de malfaiteurs ? Au lecteur de déambuler dans ces pages et

de se faire acteur ou complice d'un *Double Je* inauguré par un crime sans corps.



L'ombre s'arrête au milieu de la chambre, les bras le long du corps, un couteau à lame noire dans

la main droite. Elle aimerait rester là, silencieuse, à regarder ce lit à travers ces dizaines, ces

centaines de reflets renvoyés par les grands miroirs, à Jouir de la situation. Mais la colère reprend le

dessus. Alors, d'un pas décidé, elle s'avance et se jette sur les draps, tel un léopard à l'assaut de sa proie. La lame noire pénètre sans mal la peau puis la chair, tandis qu'un liquide chaud et rouge vif se répand doucement sur la soie.

Quelque chose flottait dans l'air lorsque Mélanie prit place derrière sa pile de paperasse. Ce genre de calme troublant qu'on peut ressentir sur une mer d'huile, juste avant que la tempête arrive et emporte tout sur son passage.

L'ouragan débarqua à 8 h 47, en ce pâle matin d'automne. Il se matérialisa en un visage : celui d'un homme d'une quarantaine d'années, cheveux noirs en pétard, mal rasé, les paupières lourdes sur des yeux dont l'un était bleu et l'autre gris pierre. Sa main droite était couverte de sang séché, rouge-brun, tout comme le col de sa chemise beige chiffonnée qui dépassait de son pantalon. L'individu était accompagné d'Hervé Mandrieux, gardien de la paix et néanmoins collègue de la jeune lieutenant de police.

— Il n'a rien voulu me dire, il ne veut parler qu'à un officier de police judiciaire.

Aucune agressivité n'émanait de l'homme. Ses mains tricotaient nerveusement, donnant à son allure générale, à cette carrure élancée, une aura embarrassante.

— Très bien. Asseyez-vous.

Elle suggéra à Hervé, d'un geste convenu, de l'attendre dans le couloir. L'individu tira la chaise et

s’y installa. Il ne savait visiblement pas où mettre ses mains, alors il les posa à plat sur ses genoux.

Mélanie prit, elle, une position plus assurée, poings regroupés sous le menton, buste penché vers

l’avant. Son regard balaya le visage de l’inconnu avant de se fixer sur l’œil bleu. Ces yeux vairons

mettaient mal à l’aise.

— Comment vous appelez-vous ?

— Ganel Todanais. Je suis venu ici tout de suite, je n’ai pas perdu de temps. Je ne voulais pas que

vous croyiez que… que je cherche à fuir quelque chose. J’assume complètement ce que j’ai fait.

— Et qu’est-ce que vous avez fait ?

Ganel écarta doucement un pan de sa veste et en sortit un étrange couteau fait d’un manche aux

allures de colonne vertébrale et d’une lame noire en acier damas, dont l’extrémité était ensanglantée.

— J’ai commis un meurtre.

Depuis le couloir où elle se tenait avec Hervé, Mélanie scrutait ce curieux visiteur. On ne pouvait

pas encore parler de suspect puisque, jusqu’à preuve du contraire, il n’y avait pas encore de cadavre, et

elle avait appris à ne pas tirer de conclusions hâtives, ayant vu défiler toutes sortes de frappadingues

dans son bureau au fil des années. Il n’empêche que Ganel frottait le sang sur sa peau à l’aide d’un

mouchoir méticuleusement humidifié du bout de sa langue. Hervé, tout à son observation de l’étrange

couteau à travers le sachet à scellés, n’en revenait pas.

— Je n’ai jamais vu une telle arme. On dirait une œuvre d’art. C’est

peu commun.

— On la garde au chaud dans ton bureau pour le moment. Tu pars avec une équipe à l'adresse que

l'individu nous a fournie, 8, rue La Bruyère, Montrouge : c'est le domicile d'un homme du nom de

Natan de Galois. C'est là-bas, dans une chambre, qu'aurait eu lieu le crime.

— Natan de Galois ? L'artiste ?

Mélanie avait parfois l'impression de débarquer d'une autre planète. Il faut dire que son univers se

résumait à la course à pied pratiquée de façon obsessionnelle, à son chat persan et à son travail. Elle

pouvait tenir un discours d'une heure sur les caractéristiques techniques d'une balle 9 mm

Parabellum, mais tout le reste lui passait au-dessus de la tête, surtout depuis qu'elle s'était décidée à

préparer le marathon de Berlin en se tenant à une discipline de vie toute germanique.

— Excuse-moi, mais… je ne vois pas.

— Moi non plus à vrai dire, répliqua Hervé. Je sais juste que c'est un artisan d'art dont on parle pas

mal ces temps-ci dans les médias. Il expose au Palais de Tokyo.

— Tu me vérifies tout ça. Si notre homme dit la vérité, l'exposition risque de devenir posthume. Ah

oui, et aussi, il a donné le numéro de sa femme pour qu'on la prévienne.

Elle lui tendit un papier qu'il glissa dans sa poche.

— Si toutes les affaires pouvaient être aussi simples, souffla-t-il. On a l'assassin avant même

d'avoir la victime. T'as déjà vu ça au cours de tes dix années de

carrière ?

Mélanie lui adressa un sourire tout en posant la main sur la poignée de porte.

— Mes interminables années de carrière me disent surtout de ne pas me fier aux apparences. En

matière de meurtre, rien n'est jamais aussi simple qu'il y paraît.

Elle retourna dans son bureau et ferma derrière elle. Ganel observait les différentes médailles et

coupes suspendues au-dessus de la grosse armoire métallique regorgeant de dossiers criminels.

— C'est votre tableau de chasse ?

Mélanie reprit place face à lui. Puisqu'il était visiblement venu se livrer, elle décida de ne pas se

montrer trop sèche. Le but était de le faire parler, pas de le bloquer ou de le faire se rétracter.

— Oui. Je ne sais plus où les stocker chez moi, alors je les rapporte ici. Les fabricants de coupes



devraient penser à l'espace que ça prend quand ils...

— Je parlais des dossiers, la coupa-t-il. Vous avez mené toutes ces affaires criminelles à terme ?

Mélanie ouvrit un carnet devant elle et prit un stylo.

— Non, bien sûr que non, pas mal de dossiers sont encore en cours. Et puis, c'est un travail

d'équipe, vous savez, je ne suis pas seule à enquêter. Bon, en attendant la constatation sur place par

mes collègues, si vous m'expliquiez exactement ce qui s'est passé ?

Ganel chiffonna le mouchoir ensanglanté posé devant lui et le jeta dans la corbeille à papier.

— C’est une longue histoire.

— On a le temps.

— Pour que vous compreniez bien, il faut que je vous raconte depuis le début. Ça a commencé il y a

un mois et demi environ…

L’atelier de Ganel manquait de lumière naturelle. Seul un petit soupirail circulaire, situé à un mètre

cinquante du sol, apportait un éclat de vie vers la fin de journée et atténuait l’agressivité des néons.

Dans cet espace au plafond trop bas où se mêlaient les odeurs de métaux chauds, de plastique fondu,

de cire et de plâtre, se succédaient divers plans de travail — espace pour la préparation des plumes,

des couteaux — , des établis chargés de tenailles, de scies, des étagères alourdies d’objets hétéroclites.

Au plafond pendaient des bois de cerf, liés entre eux par des cordes. Le long d’autres parois, on

trouvait une imprimante 3D, un four, un coin miroir et verre, un réduit de stockage. Et à l’endroit le

plus sombre de la pièce, un semblant de lieu de vie : un lit d’appoint, une cabine de douche, un

réchaud à gaz et une montagne de vêtements.

Ganel se tenait assis face à son écran d’ordinateur où tournait de façon tridimensionnelle ce qui

ressemblait grossièrement à un vase éventré. D’une main il prenait des notes, traçait des courbes,

crayonnait des motifs et, de l’autre, il malmenait sa chevelure hirsute. Plongé dans son monde, il

n’entendit pas sa femme arriver. Ariane posa devant lui une tasse de café fort et observa l’écran.

— Ça ne fonctionne toujours pas ?

— J'ai encore des problèmes entre l'analyse sonore et la modélisation 3D. Je n'arrive pas à

refermer la structure. Ce qui devrait être un vase n'est rien d'autre qu'un… « truc » qui a l'air d'avoir

été fendu par un coup de sabre.

Il ne la regarda même pas, obnubilé par ses calculs. Ariane aurait pourtant retourné le cœur de

n'importe quel homme, avec son visage qui semblait avoir été ciselé par des maîtres d'art. Le verrier

pour la transparence et la pureté de ses grands yeux clairs. Le polisseur pour la douceur de ses

pommettes hautes. Le calligraphe pour le tracé précis de son nez droit et l'éclat de velours de ses

lèvres.

— Je vais arrêter mes recherches, lâcha finalement Ganel. Ça ne fonctionnera jamais.

Ariane plaqua un dépliant à côté de la tasse de café.

— Si, ça fonctionnera, j'en suis sûre. J'aimerais d'ailleurs que tu participes à ce prix.

Vous *êtes artisan ? Vous alliez savoir-faire, créativité et innovation ?*

Participez au grand prix 2016 de l'excellence du Palais de Tokyo.

Ganel lut jusqu'au bout et secoua la tête.

— Un prix ? Non, non. Ce n'est pas pour moi. Ça ne marchera jamais. Et puis, je suis bien ici, dans

mon atelier. Je m'en fiche, d'être reconnu ou pas.

— Ce n'est pas la question. Tes œuvres sont sublimes, Ganel. Tu innoves, inventes, tu associes le

burin ou le ciseau à bois à l’ordinateur et l’imprimante 3D. Tu réussis à repousser les limites de la

création. Exactement ce qu’ils recherchent pour ce prix !

— Peut-être, mais...

— Tes trouvailles, elles ont besoin de vivre hors de ces quatre murs, de respirer au lieu de

s’entasser inutilement. C’est le regard des gens qui leur donnera une raison d’être et qui, à toi, te

permettra d’exister. Promets-moi d’y réfléchir. Ce que tu es en train d’essayer de créer avec ces vases,

c’est unique, ça mérite d’être connu, reconnu, tu entends ? Tu DOIS aller au bout de tout ça.

Elle l’embrassa brièvement sur la joue et l’abandonna à ses réflexions. Ganel fixa cette

modélisation de vase déchiqueté tournant sur lui-même. Ariane avait sans doute raison, ils n’allaient

pas pouvoir vivre indéfiniment de cette façon tous les deux, elle d’un côté, subventionnant ses éclairs

de génie sans compter, et lui de l’autre, entassant ses créations, dormant un soir sur deux dans son

atelier.

Il s’empara du dépliant. La sélection pour le prix était dans moins d’un mois. Vingt-huit jours pour

mettre au point son procédé. C’était jouable. En retournant le prospectus, il découvrit une autre

annonce du Palais de Tokyo :

Venez visiter l’exposition de Natan de Galois, alliant savoir-faire ancestral et nouvelles

technologies. Ou quand l’intelligence de la main s’associe au circuit imprimé.

Intrigué, Ganel enfila sa veste et quitta son antre, le papier serré dans son poing.



Quand il lui arrivait de mettre le nez dehors, Ganel aimait aller au Palais de Tokyo, l'un des plus

grands centres d'art contemporain d'Europe. Cela faisait presque quatre-vingts ans que le bâtiment

avait transformé ses milliers de mètres carrés endormis en une œuvre vivante, mouvante comme l'art

et peuplée d'artistes qui, au détour d'un couloir, dessinaient sur ses murs, bâtissaient, creusaient.

C'était un espace hors du temps, un créateur de désordre, libre et insolent, où l'on exhortait le visiteur

à se perdre.

Ganel paya son entrée et se rendit directement dans la salle consacrée à l'exposition de Natan de

Galois. « Double Je », avait-on cru bon de titrer. Il avait déjà entendu parler de cet artiste qui vivait lui

aussi à Montrouge et dont la cote avait grimpé en flèche ces deux dernières années, mais il n'avait

encore jamais eu l'occasion de voir l'une de ses créations.

C'était visiblement l'attraction du moment. Les visiteurs étaient plus nombreux dans cette salle

qu'ailleurs. Quand il y pénétra à son tour, Ganel fut déstabilisé par la dizaine d'œuvres qu'il

découvrit. Il s'agissait d'objets ressemblant fort aux siens, bien que moins torturés, moins sinueux, et

composés de matières plus nobles : lampes inspirées de l'anneau de Möbius, bancs en structure de nid

d'abeilles, cabine d'essayage pareille à une main se refermant sur son occupant, miroirs multiples où

les reflets se dédoublaient, le tout fabriqué grâce à un procédé moderne puisque au centre de cet

échantillonnage singulier trônait une imprimante 3D dernier cri.

Les points communs avec son propre travail étaient flagrants. À l'aide de son téléphone portable,

Ganel prit des photos pour les montrer à Ariane et ressentit alors une immense vague d'angoisse. Un

autre avait eu la même idée que lui : allier art contemporain et technologie 3D. Leur seule différence :

Ganel vivait reclus au fond de son atelier, tandis que Natan de Galois s'exposait au monde, était

considéré comme un inventeur talentueux, un génie. Ganel ne l'enviait pas, ne lui en voulait pas,

c'était surtout à lui-même qu'il en voulait. Parce qu'il se sentit soudain inutile, dépassé. À quoi bon

s'échiner à créer des choses qui existaient déjà ?

— Sublime, n'est-ce pas ?

Ganel se tourna vers l'homme qui l'abordait et se présentait à lui, une main tendue. Il rangea

discrètement son téléphone.

— Je suis Patrick Lonnay, le commissaire de l'exposition. Vous êtes déjà venu admirer ces œuvres,

il me semble.

— Non. C'est la première fois.

Lonnay était un homme élégant, cheveux poivre et sel, nœud papillon et veste anthracite.

— Ah, je croyais vous avoir déjà vu ici. Natan de Galois doit passer dans l'après-midi, peut-être

voudriez-vous le rencontrer ?

— Ça ira, merci.



Et Ganel disparut, gêné, presque honteux, plantant là Lonnay sans même le saluer.

Natan de Galois arriva deux heures plus tard, avec ses allures de type branché insupportable :

lunettes de soleil qu'il ne quittait jamais en public, cheveux sombres dépassant négligemment d'un

bonnet en alpaga, blazer, jean usé jusqu'à la corde et sneakers. Avec sa démarche ample et son attitude

nonchalante, on avait là le prototype du quarantenaire bien dans ses pompes et légèrement arrogant. Il

fit une grande accolade à Patrick Lonnay avant de l'emmener à l'écart. Les regards des visiteurs se

tournèrent alors vers lui. Il aimait ça.

— J'ai une grande nouvelle, confia-t-il d'une voix chantante. D'ici quelques jours, je serai en

mesure de te présenter mon nouveau travail, quelque chose qui va beaucoup te plaire et que l'on

pourra intégrer à l'exposition.

— Tu m'en dis plus ?

Natan se retourna brièvement, scrutant les personnes derrière lui. Puis il posa un index sur ses

lèvres.

— Top secret pour le moment.

Il se dirigea vers une belle femme qui observait la cabine d'essayage. Il l'aborda avec panache, lui

expliqua la technique de fabrication utilisée, la séduisit en quelques mots. Mais il s'interrompit au

milieu d'une phrase, le regard rivé vers un miroir qui dédoublait la lumière en vert et rouge, donnant

une impression de 3D dérangeante. Un individu l'observait, à demi embusqué derrière une cloison.

— Un problème ? fit la visiteuse en constatant son trouble.

Lorsque Natan se retourna, la silhouette avait disparu. Il resta dubitatif quelques secondes, puis

s'efforça de sourire.

— Non. C'est juste un énième stalker. Ils sont nombreux, vous savez, à me jalouser et essayer de

voler mes idées.

Du fin fond de son atelier, Ganel cria aussi fort qu'il le put, tout en fixant l'écran de son ordinateur.

La structure tridimensionnelle changea de forme, se rétracta sur elle-même, mais garda l'apparence

d'un vase. Le créateur n'en croyait pas ses yeux : son procédé fonctionnait, même dans les cas

extrêmes. Trois semaines de travail acharné, de réflexions intenses, de remises en question durant

lesquelles il n'avait presque pas fermé l'œil.

Il venait de mettre au point un système de fabrication d'objets 3D dont on pouvait modéliser la

forme avec le son et l'intensité de la voix humaine. Il se tourna vers Ariane, qui tenait ses poings

serrés contre ses lèvres.

— À toi l'honneur.



— Non, toi. C’est ton travail.

Comme un gamin trépignant, Ganel s’empressa alors d’enfoncer la touche ENTRÉE de son clavier.

Au bout de quelques minutes, un objet en résine blanc, en tout point identique à celui dessiné sur

l’écran, sortit de l’imprimante 3D. Un vase dont la forme, la taille, le volume résultaient d’un cri.

Ariane prit l’objet dans ses mains comme on s’empare du Graal.

— Tu as réussi.

Ganel retourna vite à son ordinateur et émit d’autres sons avec sa gorge. Le vase modélisé par le

logiciel s’étirait, sa base s’affinait ou s’élargissait selon les modulations sonores. Une demi-heure

plus tard, trois vases de toutes formes se retrouvèrent alignés sur la table.

— Bon Dieu, Ariane, tu te rends compte ? Ça fonctionne, et les possibilités sont infinies ! La

modulation par la voix va permettre de créer d’autres objets à la demande, suivant l’intensité et la

tonalité des sons. Une sculpture réalisée en récitant des vers de La Fontaine… Des bouteilles de

parfum façonnées par le chant de la Callas…

Ganel fourmillait déjà d’idées quant aux applications possibles de cette trouvaille. Il serra sa

femme contre lui, fou de joie.

Ariane plongea son regard dans le sien.

— On va peut-être pouvoir mener de nouveau une vie normale, tous les deux ? Toi un peu plus hors

de ces murs. Et moi un peu plus présente.

— Oui, oui, j'en suis sûr. Et… après la modulation sonore, on peut très bien imaginer la fabrique

d'objets par les gestes qu'une caméra enregistrerait, et que le programme modéliserait en temps réel.

C'est vertigineux. Tout ça va être possible, et le fait d'être exposé m'aiderait à développer mes idées

encore plus vite. J'aurais les financements. Et c'est grâce à toi.

— Non, tout cela, c'est grâce à toi. Toi et toi seul. Il te manquait juste la confiance. Tu l'as,

maintenant. Tu vas le gagner, ce prix.

Ganel fixa les photos des objets de Natan de Galois prises au Palais de Tokyo et recouvrant un pan

de mur complet de son atelier. Il lui restait plus d'une semaine pour peaufiner les ultimes réglages et

montrer de quoi il était capable.

— Tout ne fait que commencer, souffla-t-il avec un sourire.

Ganel se tenait debout dans un grand bureau au deuxième étage du Palais de Tokyo. Assis face à lui

autour d'une table ronde siégeait un comité d'experts composé de trois femmes et de trois hommes

dont Patrick Lonnay, le président du jury, qui se souvenait d'avoir brièvement discuté avec lui

quelques semaines plus tôt.

L'artisan n'avait pas su comment s'habiller pour l'occasion, aussi avait-il loué un costume un peu

trop ample pour lui et s'était-il rasé de frais. Il était le cinquième à passer, huit autres suivraient. La

concurrence était rude, mais Ganel avait confiance.

« Allons enfants de la patrie, le jour de gloire est arrivé… »

Sur l’écran de son ordinateur portable, un vase de forme harmonieuse tournait sur lui-même,

virtuellement façonné par les premières mesures de *La Marseillaise* que venait d’entonner son

créateur. Le jury restait sans réaction et, à première vue, on ne pouvait pas dire qu’il paraissait

emballé.

Pour dissiper le malaise, Ganel s’empressa de pointer l’objet sur l’écran.

— Je sais, cela est encore très virtuel, mais comme je vous le disais, il n’y a plus qu’à envoyer ce

fichier à une imprimante 3D et, en quelques minutes seulement, vous obtenez l’objet modélisé dans

l’une des matières acceptées par l’imprimante : poudre de polyamide, résine, alliages de métaux, cire,

titane… Les objets fabriqués peuvent donc se prêter à tous types d’intérieurs et à tous les goûts. Vous

disposez de ce genre d’imprimante 3D dans vos murs, il me semble. Nous pouvons tester en temps

réel, si vous le voulez bien.

— Vous parlez de l’imprimante 3D qui fait partie de l’exposition consacrée à Natan de Galois, je

suppose ? lâcha froidement Lonnay. Vous voulez utiliser *son* imprimante ?

Ganel hocha timidement la tête. Ses interlocuteurs se regardèrent, ahuris. Le membre du jury le

plus à gauche sortit une cigarette de sa poche et se leva.

— Pourquoi ne pas prendre sa place, tant que vous y êtes ?

Et, visiblement blasé, l’homme disparut sans un regard pour Ganel.

Lonnay se courba vers la table et rabattit le capot de l’ordinateur

portable.

— Reprenez votre PC et rentrez chez vous, monsieur. Et arrêtez de nous faire perdre notre temps.

Notre journée est loin d'être terminée.

Ganel n'y comprenait rien, et il le signifia. Que se passait-il ? Pourquoi n'étaient-ils pas intéressés

par son procédé ?

— Pourquoi ? Je vais vous le dire, moi, pourquoi.

Lonnay l'emmena deux étages plus bas, dans la salle où Ganel était venu un mois plus tôt. Un grand

vase en cire, magnifique, trônait au milieu de l'exposition, juste en face d'un écran blanc sur lequel

tournait une modélisation 3D. Un visiteur s'amusait à moduler la forme de l'objet virtuel avec sa voix.

Devant le grand vase en cire était écrit : « Vase modulé au son de la voix et imprimé en cire d'abeille.

»

— Voilà pourquoi, fit cruellement le commissaire de l'exposition. Ça fait une semaine que le

procédé mis au point par Natan de Galois est exposé ici.



— Je peux avoir un verre d'eau, s'il vous plaît ?

Mélanie décrocha son regard de l'œil bleu et se leva de sa chaise. La bonbonne d'eau était dans le

couloir, juste en face du bureau. Elle remplit un gobelet et revint dans la pièce. Ganel but d'une traite.

Cela faisait plus d'une demi-heure qu'il déballait sa vie à cette flic qu'il ne connaissait même pas. La

jeune femme regagna sa place pour relire les notes qu'elle avait prises.

— Donc, si j'ai bien compris, vous vivez… 6, rue Boileau à Montrouge, vous passez vos jours et vos

nuits dans votre atelier où vous créez toutes sortes d'objets d'art, tout ça par le biais d'une technologie

moderne d'impression 3D.

— Entre autres, oui. Je travaille aussi la plume, les métaux. Je crée des chapeaux, des masques, des

couteaux… Celui dans le sachet en est un exemple. Le manche est fait d'un assemblage de moulages

de vertèbres de serpent en argent, noirci avec un agent que j'ai importé d'Allemagne, le Pariser Oxid.

La lame est parsemée d'éclats blancs de nickel et…

— Venons-en au fait, s'il vous plaît. En allant une première fois au Palais de Tokyo, vous vous

rendez compte que Natan de Galois, un artiste réputé, fabrique le même genre d'objets que vous, et de

la même façon. En y retournant une seconde fois pour le prix, un mois plus tard, avec un procédé

complètement innovant nommé « La modulation d'objets par la voix »…

— Des vases… coupa-t-il. Pas des objets, mais des vases, dans un premier temps…

— Des vases, oui. Donc, en y retournant une seconde fois pour le prix, vous vous rendez compte

que Galois vous précède. Lui aussi fabrique des vases, et exactement de la même façon. Avec la voix.

C'est exact ?

— Oui.

— Et c'est pour cette raison que vous l'avez tué? Parce que vous le

soupçonniez de vous voler vos

idées ?

Ganel s’empara d’un crayon à proximité, qu’il se mit à manipuler des deux mains, les yeux dans le

vague.

— Je ne le soupçonnais pas. J’en étais certain.

Le téléphone de Mélanie sonna. Elle s’excusa et sortit de la pièce. Cinq minutes plus tard, elle était

de retour, le visage fermé et tenant le couteau sous scellés qu’elle avait récupéré dans le bureau

d'Hervé. Elle reprit sa position, posant l’arme devant elle. Ganel pointa les trois dossards accrochés au

mur juste derrière.

— Des nombres palindromiques…

Mélanie fronça les sourcils, se retourna puis revint vers son interlocuteur, l’air interrogateur.



— 88, 808 et 1001, poursuivit Ganel. Ce sont des nombres palindromiques, que l’on peut lire aussi

bien à l’endroit qu’à l’envers. Et ceux-là ont même une caractéristique supplémentaire, ils ne

changent pas si vous les lisez dans un miroir.

Mélanie n’avait jamais remarqué cette curiosité. Elle referma son carnet et posa son stylo dessus

d’un geste ferme.

— Monsieur, nous ne sommes pas là pour parler de mes dossards. Vous avez confirmé à nos

équipes avoir tué Natan de Galois dans la chambre de son domicile,

rue La Bruyère, Montrouge, avec

ce couteau. Est-ce exact ?

— Oui. C'est exact.

— Comment ça s'est passé ?

— Je suis entré chez lui aux alentours de 5 heures du matin, il dormait. Je l'ai attaché au lit, je l'ai

torturé pour qu'il crie. Il fallait qu'il crie. Ça a duré pas mal de temps. Puis… (il désigna le couteau) je

l'ai poignardé dans le foie. Comme ça.

Il mima le geste de sa main droite.

— Et il est mort sur le coup ? demanda Mélanie.

— Il ne bougeait plus, ne respirait plus. J'ai supposé qu'il était mort.

Ses mains se mirent à trembler.

— Quand… Quand j'ai terminé, je suis venu directement ici. Je vous l'ai dit.

— Mes collègues viennent de m'appeler. Ils sont au domicile de Natan de Galois. Ils n'ont constaté

aucune trace d'effraction sur la porte d'entrée. Comment vous êtes-vous introduit chez lui ?

— Ma femme Ariane possédait un double de ses clés.

— Votre femme ?

— Oui, je peux vous expliquer si vous me laissez continuer.

— Vous le ferez, ne vous inquiétez pas, dès que mes collègues seront de retour pour me donner

toutes les informations dont j'ai besoin. Parce que, selon leurs dires, dans la chambre, il y a bien du

sang sur les draps, des liens mais, visiblement, il n'y a pas de corps.

Dans le couloir du commissariat, Mélanie faisait défiler les photos sur

l'appareil numérique

d'Hervé. Le brigadier avait pris une trentaine de clichés de la chambre de Natan de Galois, un espace

de vie mi-baroque, mi-science-fiction, avec des miroirs du sol au plafond, un lit à baldaquin, une

coiffeuse, un paravent qui séparait l'espace du reste du loft. Elle remarqua la présence de cinq vases

aux formes tourmentées et peu harmonieuses, posés dans un renfoncement au-dessus de la tête de lit.

Les draps étaient ensanglantés, deux foulards étaient attachés aux montants.

Hervé lui fit un topo :

— On a fouillé le loft. C'est, comment dire, *spécial.* Canapé en parpaings, un cabinet de curiosités,

des anneaux suspendus… Il y a aussi un garage dément qui rend très jaloux l'amateur de belles

carrosseries que je suis.

Il lui montra d'autres photos.

— Ford Capri MK1 de 1971 grise et customisée, cabriolet Mazda MX-5 avec dessin en cuir gaufré

sur le capot et, comme tu peux voir, c'est glauque, moto Suzuki GSX-R 1100 avec des plumes sur le

carénage, des mobylettes, des vélos.

Mélanie fit défiler les clichés. Sur le capot du cabriolet, le dessin d'un homme écorché et sautant à

la corde. Ce garage et son contenu étaient d'une beauté déstabilisante.

— Et pour finir, le grand atelier où Galois fabrique ses objets, poursuivit Hervé. On n'a pas trouvé

de corps. Mais tout indique qu'il a disparu. Pendant qu'on prenait des photos, le téléphone fixe a

sonné, l'interlocuteur a laissé un message et on l'a rappelé. Visiblement, Galois avait un rendez-vous

très important ce matin avec un fournisseur qu'il n'a pas honoré.

— Vous avez contacté les hôpitaux du coin ?

— Oui. On a fait chou blanc pour le moment.

— Et sa femme ?

— Je l'ai appelée. Elle est au nord de Paris, elle travaille dans le prêt-à-porter. Avec la circulation,

elle ne sera pas là avant une heure ou deux.

Hervé sortit une brochure de sa poche et la lui tendit.

— C'était dans la chambre de Galois. Une pub pour son exposition.

Mélanie jeta un œil au dépliant cartonné. Sur la première page, il y avait une photo de Natan de

Galois, souriant, une partie de son visage mangée par ses grandes lunettes de soleil. Des allures

d'icône du rock. À l'intérieur du prospectus, on voyait les différents objets et procédés dont Ganel

venait de lui parler : les bancs, la cabine d'essayage, l'imprimante, l'écran blanc avec la

modélisation... Elle s'arrêta sur les vases et les compara avec ceux pris en photo dans la chambre. Les

vases de l'exposition étaient harmonieux, contrairement à ceux situés au-dessus du lit de Galois.

Mélanie lorgna vers son bureau. Ganel dessinait un labyrinthe sur une feuille. Il avait recouvré son

calme et semblait isolé dans une bulle, cependant il suait anormalement. Elle regarda en direction des

dossards. Désormais, ce qu'avait remarqué Ganel, ces nombres miroirs et palindromiques, lui sautait

aux yeux. Curieusement, elle ressentit comme un malaise. Ce type venu se livrer, ces histoires de

plagiat, l'absence de corps… L’affaire se révélait complexe. Ses yeux revinrent sur le dépliant. À la



page suivante, d’autres objets de l’exposition étaient mis en valeur et, parmi eux, le fameux couteau.

Cette arme qui, en ce moment même, trônait sur son bureau.

— Troublant, n’est-ce pas ? fit Hervé. Les deux couteaux ont l’air semblables. Je viens d’appeler le

Palais de Tokyo. Natan de Galois a ajouté cet objet à son exposition il y a une semaine.

Mélanie essayait d’actionner sérieusement ses méninges. Deux couteaux identiques, une scène de

crime sans corps… Pour une journée qui devait s’annoncer tranquille, c’était mal parti.

— Notre individu me raconte depuis tout à l’heure que Natan de Galois copie son travail, résuma-t-

elle. Si on suit sa logique, il aurait fabriqué ce couteau, et Galois l’aurait copié puis exposé ?

Le regard d’Hervé croisa celui de Ganel.

— Qui te dit qu'il ne te ment pas ? Et si c’était plutôt lui, le copieur ? S’il avait simplement tué

l’autre par jalousie ? Parce que Galois possède tout, le talent, la reconnaissance, et que lui n’a rien.

Classique.

— Ça n’explique pas l’absence de corps.

— Il l’a peut-être caché ?

Mélanie réfléchit quelques secondes.

— Bon… Tu m'imprimes ces photos, puis tu me récupères ce couteau au Palais de Tokyo. En même

temps, tu te rencardes sur Todanais. Il habite au 6, rue Boileau, à Montrouge. Je veux tout savoir sur

ce type.

— La rue Boileau ? C'est juste derrière la rue La Bruyère, celle où se trouve le loft de Galois.

— Des presque voisins, donc… Intéressant.

— Tu ne le places pas en garde à vue ?

— Pour l'instant, il parle, il est conciliant. J'aimerais d'abord creuser un peu et écouter ce qu'il a à

me raconter. Ensuite, j'aviserai.

Sur ces mots, Mélanie retourna dans la fosse aux lions.

Elle considéra le labyrinthe que venait de griffonner Ganel en une poignée de minutes. Il prenait

toute la page et paraissait d'une complexité absolue. Décidément, cet homme ne manquait ni

d'inspiration ni de talent. Au centre du dédale, piégé entre les murs, on voyait un gros tourbillon noir.

— Ce gribouillis, c'est le Minotaure ? hasarda Mélanie pour renouer le dialogue.

— Le Minotaure, le monstre, appelez-le comme vous voulez. Celui qui se cache en chacun d'entre

nous et qui cherche à sortir du labyrinthe du subconscient en permanence. Quand il réussit à sortir…

Il hocha le menton vers le couteau.

— Galois a le même genre de labyrinthe tatoué sur l'épaule droite, ajouta-t-il. En moins complexe,

évidemment. Une pâle copie, là encore.

— Comment vous le savez ?

— Est-ce que vous avez retrouvé le corps ? Peut-être que ce sale voleur d’idées n’était pas

complètement mort, après tout. Et qu’il a réussi à se traîner comme une limace pour appeler les

secours.

Ganel parlait d'une manière soudain plus détachée, assurée. Mélanie recadra la discussion d’un ton

résolu :

— Vous ne m’avez pas dit que vous étiez presque voisins.

— Vous ne me l’avez pas demandé.

— Vous vous croisiez souvent, je présume ?

— Jamais. Je sors très peu de chez moi.

— Qui s’est installé le premier à Montrouge ? Lui ou vous ?

— Je n’en sais rien. J’habite là-bas depuis trois ans.

— Où est le corps ?

— Je l’ignore, je viens de vous le dire.

Elle fixa le labyrinthe, puis revint vers son interlocuteur.

— Ariane, votre femme… Vous me disiez qu’elle possédait un double des clés du domicile de

Galois. Vous m’expliquez ?

Il épongea la sueur sur son front en grimaçant.

— Je ne suis pas rentré chez moi après la débâcle au Palais de Tokyo. J’étais au plus mal, traversé

d’idées noires. J’imaginais Galois découpé façon puzzle, avec chaque morceau fusionné dans l’acier…

Mélanie nota mentalement qu’il faudrait penser à chercher des restes de corps, plutôt qu’un corps

complet. Au vu de son esprit qui paraissait diablement tordu, Todanais avait peut-être découpé son

ennemi dans son atelier pour en faire une œuvre d'art.

— J'ai erré dans les rues de Paris, j'ai bu pour apaiser ma colère, poursuivit Ganel. Ma femme a

essayé de me joindre par téléphone, j'ai juste répondu que c'était fichu, que ce prix, je ne l'aurais

jamais… que j'avais besoin de rester seul… J'avais beau essayer de me calmer, j'en voulais toujours à



mort à ce type. Il fallait que je comprenne comment il avait réussi à me copier depuis des mois. Il

devait être aux alentours de 22 heures, ce soir-là, quand j'ai voulu me rendre à son domicile pour avoir

une explication franche avec lui.

Il regarda la pluie qui s'était mise à crépiter contre la vitre.

— Il faisait noir quand je me suis engagé dans sa rue, située juste derrière la mienne, comme vous

l'avez signalé. À une dizaine de mètres devant moi, se tenait une silhouette se détachant dans

l'obscurité : c'était Ariane. Qu'est-ce qu'elle fichait là ? Je me suis caché. Et je l'ai vue sortir une clé

de sa poche pour entrer dans le domicile de Galois. J'ai eu un tel choc que… que…

Il n'arrivait plus à trouver ses mots, s'agitait de nouveau. Mélanie se leva et alluma la lumière. Le

ciel s'était obscurci à une vitesse impressionnante.

— Que… ? fit-elle en revenant s'asseoir.

— … Je ne sais pas, j'ai eu un gros trou noir. Ça m'arrive souvent, ces

problèmes de mémoire. Bref,

ma montre avait fait un bond de deux heures dans le temps. J'ai dû m'évanouir dans un coin, un truc

dans le genre. J'étais tellement anéanti. C'est donc vers minuit que... que j'ai suivi les traces de ma

femme. Que je me suis glissé chez Natan de Galois sans un bruit. Ariane n'avait pas verrouillé la porte

derrière elle.

Par les jeux de miroirs, les deux corps trempés par l'effort et le plaisir se reflétaient à l'infini. Des

masses pâles, en fusion, entortillées dans les draps, jambes et bras mêlés jouant avec les lumières et

les ombres. Les muscles saillaient dans le dos de Natan, le labyrinthe se déformait sur son épaule,

s'étirait, se contractait comme si on l'observait à travers un liquide. L'homme se tordit dans une

ultime étreinte et s'affala sur le lit, en même temps que ses multiples reflets. Ariane retomba elle

aussi sur le dos, essoufflée, les bras rejetés vers l'arrière. Elle mit quelques minutes à reprendre ses

esprits puis sortit des draps et se rhabilla rapidement.

Natan s'assit à ses côtés au bord du lit.

— Tu es belle. Belle de mille et une façons. Chaque reflet de toi a l'air différent. J'aimerais tous les

posséder.

Elle adorait cette manière qu'il avait de la regarder. Ses yeux qu'il cachait si souvent derrière ses

lunettes avaient tellement à raconter. Elle songea soudain aux déboires de Ganel. Elle n'aurait jamais

dû l'inscrire à ce concours.

Elle caressa la nuque noueuse de Natan.

— Je te sens tendu ces temps-ci, dit-elle. Ton exposition cartonne, ta cote n'a jamais été aussi

haute. Qu'est-ce qui te tracasse ?

À travers les innombrables reflets d'un miroir, Natan fixait le rail d'ombre, entre le chambranle et

la porte entrouverte. Il avait l'impression qu'une forme se tortillait derrière, noyée dans l'obscurité. Il

enfila sa robe de chambre.

— La porte… tu ne l'avais pas fermée ? Je crois qu'il y a quelqu'un. On nous observe.

Ariane jeta un œil dans la même direction que lui.

— Non, il n'y a personne.

— Ne bouge pas.

Il se leva, une statuette en bronze serrée dans une main, et sortit de la chambre. Ariane le rejoignit

aux portes de son atelier, à l'étage en dessous. Il avait allumé toutes les lumières. De grandes vitres

donnaient sur une arrière-cour pavée et verdoyante, éclairée par des spots. L'espace était clair et

dégagé, avec de hauts plafonds, des plans de travail propres, des machines neuves. Les objets d'art,

fabriqués ou en cours de fabrication, se faisaient discrets.

— Il est venu ici, j'en suis sûr.

— Le fantôme ?

— Oui… Il me suit depuis des semaines. Dans les rues, au Palais de Tokyo. Il entre chez moi

maintenant. Depuis qu'il… qu'il est là, je perds mes moyens, je n'arrive plus à travailler dans de

bonnes conditions ni à créer. Et tu sais ce qui se passera si je n'arrive plus à...

Il posa la statuette et fixa ses mains ouvertes devant lui.

— Je vais mourir à petit feu... Qu'est-ce qu'il veut, Ariane ? Me détruire ? Et qui est-il ?

Natan se frottait les épaules, frigorifié, observant son propre reflet dans un miroir. Ariane se tenait

juste derrière, le visage plongé dans l'ombre. Elle ne savait plus comment réagir à la détresse de son

amant.

— Personne ne cherche à te détruire, d'accord ? Tu dois arrêter d'imaginer des choses qui

n'existent pas et te concentrer sur ton travail. C'est le plus important. Tu vas la retrouver, ton

inspiration, comme ça a toujours été le cas. N'as-tu pas inventé un procédé magique qui cartonne ?

— Grâce à toi... ma muse.

— Allez, il faut que j'y aille.

— Tu vas rejoindre ton mari, soupira-t-il. Cet homme que je ne croiserai jamais. Pourquoi tu ne me

parles pas de lui ?

— Parce que je n'en ai pas envie quand je suis avec toi.

Un quart d'heure plus tard, ils sortirent tous deux, discrètement, elle dans une direction, lui dans

une autre. Natan avait besoin de marcher dans la nuit.



Ganel se retrouva seul chez Galois. Seul et sali, bafoué, trahi. Ariane... Comment avait-elle osé ? Il

pénétra dans la chambre avec l’envie de tout brûler, de tout détruire. Même là, dans cet espace intime,

la plupart des objets d’art étaient identiques aux siens. Les lampes, les tables, les tabourets... Galois

lui avait donc tout subtilisé, y compris sa femme.

Il comprenait mieux à présent comment cet individu ignoble avait réussi à lui voler son travail. Qui

mieux qu’Ariane aurait pu lui servir ? Et pis encore, c’était peut-être elle qui était à l’origine de tout.

Elle était tombée amoureuse de lui alors qu’il n’était qu’un créateur anonyme, avait décidé de le faire

sortir du labyrinthe, de le rendre célèbre, en lui transmettant des idées qui ne lui appartenaient pas.

Tout s’éclaira d’un coup. Elle l’avait encouragé, lui Ganel, à participer au prix du Palais de Tokyo

pour qu’il n’abandonne pas ses recherches, pour qu’il mette au point son procédé et pour que Galois,

enfin, puisse en tirer tous les bénéfices et attirer les projecteurs sur lui le temps de son exposition.

Ganel fonça jusqu’à l’atelier, décidé à tout anéantir à coups de barre de fer. Il se positionna en face de

l’imprimante 3D, se prépara à cogner puis se ravisa.

Une idée sordide venait de germer dans son esprit.

Ganel n’était plus qu’une mygale recluse au fond de son terrier. Tout était noir autour de lui. Il

avait obstrué le soupirail à l’aide de draps opaques. Des broderies pareilles à des nuages d’orage

pendaient du plafond. Des photos sordides de scènes de crime hantaient les murs. Mosaïque de corps

détruits, déchirés, gonflés, gisant dans des caniveaux, des baignoires, des terrains vagues. Des yeux

vides, blancs, crevés, qui semblaient l'observer. Sur la grande table centrale, tout un arsenal en photo,

du fléau d'armes médiéval à l'arbalète. Des visages d'assassins aussi. Edmund Kemper, Ted Bundy,

John Wayne Gacy. Ces monstres avaient fait des dizaines de victimes dans des conditions

abominables. L'imprimante 3D, quant à elle, avait craché tous types de formes bizarroïdes, résultant

de modifications du programme de modélisation. Des fœtus bicéphales, des morceaux de placenta, des

rates éclatées...

Ganel ciselait les ultimes détails d'un manche de couteau en argent. Quand il eut terminé son

œuvre, il déverrouilla enfin la porte de son atelier. Il n'en était sorti qu'occasionnellement ces

derniers temps et, malgré la volonté d'Ariane de comprendre ce qui lui arrivait et la raison de son

mutisme, il n'avait rien lâché.

Ce qu'elle découvrit en entrant cette fois-là dans la pièce la heurta profondément. Qu'était donc

devenu l'homme qui partageait sa vie ? Dans quels abysses avait-il sombré ? Tout n'était plus que

désordre et destruction. L'atelier sentait la mort à plein nez, et elle avait l'impression de ne rien

pouvoir y faire.

— Seigneur, Ganel, explique-moi ! Explique-moi seulement ce qui se passe !

Mais Ganel ne dit rien, il ne la regarda même pas. Il enfila son blouson et sortit, la plantant au

milieu de ce musée des horreurs. Ariane s'avança doucement. Ganel soupçonnait-il quelque chose ?

Les odeurs de cire chaude, de métaux fondus avaient laissé place à celles de la nourriture rance de





boîtes de conserve ouvertes et entassées dans un coin.

Son regard fut attiré par un scintillement. Elle s'approcha et découvrit alors, posée sur un morceau

de lin, une création d'une beauté exceptionnelle. Un couteau au manche composé à partir d'un

moulage de vertèbres de serpent et à lame en acier damas, qui concentrait à lui seul tout le génie de

Ganel. Un objet de mort qui rayonnait de vie et de lumière.

Elle le prit délicatement entre ses mains, oubliant vite les ténèbres qui l'entouraient.

Les appareils photo crépitaient. Le Tout-Paris se ruait à l'exposition de Galois, on se bousculait

devant ces vases que la voix seule pouvait fabriquer. Au centre du grand espace, proche de

l'imprimante, trônait désormais un couteau en acier damas, flamboyant, presque hors sujet. Mais

Galois aimait repousser les frontières et outrepasser les règles.

— Tout n'est que précision et travail, expliqua-t-il aux personnes qui s'amassaient autour de lui. Ce

couteau représente la dualité, la modernité associée à l'art plus ancien où s'exprime l'intelligence de

la main.

— Comment vous viennent vos idées ? demanda quelqu'un.

— Le processus créatif n'est pas simple à expliquer. Les idées sont là,

entassées au milieu du

labyrinthe qu'est l'esprit. De temps en temps, l'une d'elles parvient à suivre le fil d'Ariane qui la

mène à la sortie.

À travers ses lunettes, il observa le reflet d'Ariane dans un miroir. Elle se tenait discrètement en

arrière-plan, le visage fermé. Il lui adressa un signe discret de la main, auquel elle répondit

brièvement avant de faire demi-tour et de disparaître.

Elle aussi dissimulait son regard derrière des verres sombres. Elle pleurait...

Le récit de Ganel interpellait de plus en plus Mélanie. Il paraissait sincère dans ses explications

mais, la plupart du temps, il réfléchissait longuement, revenait en arrière, ne se rappelait plus

précisément les détails, la chronologie, à cause de ses prétendus problèmes de mémoire. Et en plus de

suer abondamment, son visage blêmissait à vue d'œil.

— Vous êtes sûr que vous allez bien ?

— Comme quelqu'un qui a commis un meurtre.

Elle désigna le sachet contenant le couteau.

— En fabriquant cet objet, vous saviez pertinemment que votre femme allait en parler à Galois,

qu'il allait le reproduire, l'exposer et en tirer une certaine gloire. Pourquoi avoir fait une chose

pareille ?

— En copiant mon arme, il créait l'objet de sa propre mort, il se détruisait finalement lui-même

sans le savoir. Je trouvais ça beau. Il a bien compris ma démarche,

quand je le lui ai enfoncé dans le

foie.

— Comment expliquez-vous qu'il ait reproduit exactement le même couteau que le vôtre ?

— Je ne sais pas. Je modélise toujours mes objets avec des dessins réalisés à l'ordinateur. Je

suppose qu'Ariane a photocopié mes prototypes et les a apportés à Galois.

Mélanie avait hâte d'entendre la version de l'histoire qu'Ariane Todanais lui exposerait bientôt. À

quel double jeu jouait-elle ? La flic avait l'impression que quelque chose lui échappait, mais quoi ?

Elle repassa à l'attaque et poussa les photos de la prétendue scène de crime vers Ganel.

— Ces vases, au-dessus du lit de Galois, déformés, tortueux… Rien à voir avec ceux présents sur le

dépliant de l'exposition… J'ai l'impression, d'après ce que vous me racontez, qu'ils correspondent

davantage à votre travail qu'au sien.

Ganel prit une photo et la considéra longuement.

— Votre impression est bonne. J'ai enregistré ses hurlements quand je Fai torturé, puis je suis allé

dans son atelier tandis qu'il était encore attaché au lit. J'ai lancé l'impression des vases. L'ensemble a

pris moins de vingt minutes. Je voulais que… tous les objets soient les spectateurs, les témoins de sa

souffrance. Galois a vu cette lame de couteau le transpercer des centaines de fois dans les miroirs, il

ne pouvait échapper à sa propre mort. Il devait l'affronter en face.

On frappa à la porte, et la tête d'Hervé apparut. Il fit signe à Mélanie

de le rejoindre. Dans le

couloir, il lui tendit le couteau récupéré au Palais de Tokyo.

— Le voilà. Le commissaire de l'exposition, ce Patrick Lonnay, était dans un sale état quand je lui

ai expliqué les raisons de ma visite…

Mélanie observa l'objet avec attention. Elle le tourna dans tous les sens.

— Il y a quand même une différence entre les deux objets, fit-elle. Le poinçon, là… Ici, il est à

gauche. Sur le couteau de Todanais, il est à droite.

— Ça dit juste que Todanais est droitier, et Galois gaucher. Ça ne nous aide pas vraiment. Par

contre, j'ai une info intéressante : j'ai fait les recherches que tu m'as demandées sur Todanais. Rien

dans l'état civil, rien du côté de la Sécurité sociale, les fichiers sont muets. On dirait bien que, d'un

point de vue administratif, l'homme qui est assis dans ton bureau n'existe pas.

Mélanie essaya d'accueillir la nouvelle avec flegme, mais ça bouillait en elle. Qui était le type avec

qui elle discutait depuis presque deux heures ?

— Et pour son adresse, tu as vérifié ?



— Là-dessus, il n'a pas menti. L'habitation du 6, rue Boileau à Montrouge est au nom de sa femme,

Ariane Todanais.

— À condition qu'elle soit bien sa femme. Il n'a pas d'alliance. Au fait, comment elle a réagi

quand tu lui as annoncé la nouvelle ?

— Pas bien… D'ailleurs, tu vas pouvoir lui demander toi-même.

Une femme s'avançait au bout du couloir. Mélanie hocha le menton vers la porte de son bureau.

— Reste avec lui, je m'occupe d'elle.

Ariane Todanais eut le temps d'apercevoir Ganel avant que la porte ne se ferme.

— Je veux voir mon mari ! Relâchez-le !

— Vous allez le voir, répliqua Mélanie calmement. Mais auparavant, j'aimerais vous parler seule à

seule quelques minutes.

— Ganel est innocent, vous n'avez rien contre lui.

Mélanie lui posa une main dans le dos.

— Venez…

— Donc, vous ne saviez pas que votre mari était au courant pour Natan de Galois et vous ?

Ariane Todanais était beaucoup plus nerveuse que Ganel, elle ne tenait pas en place sur sa chaise et

supportait de moins en moins les questions oppressantes de la flic.

— Oui. Il ne pouvait pas savoir. Ganel vit reclus. Lui et moi, on ne se voyait plus beaucoup ces

derniers temps. On vivait ensemble sans être ensemble. On dormait souvent chacun de notre côté.

— Et vous aussi, vous ignorez où pourrait se trouver le cadavre de Galois en ce moment même ?

— Oui. Et pourquoi vous parlez de cadavre ? Natan est capable de disparaître comme ça, parfois

des semaines, sans donner signe de vie. Il n'y a pas de règles avec lui, demandez à tous ceux qui le

connaissent. Il peut se lever au beau milieu d'un repas et partir sans raison. C'est dans son

tempérament.

Mélanie fixa son interlocutrice dans les yeux.

— Vous aimez encore votre mari ?

— Oui.

— Dans ce cas, pourquoi transmettre le fruit de son travail à un autre ?

— Ganel est un génie introverti, qui meurt à petit feu parce que son trop-plein d'idées le consume

de l'intérieur. Je devais le convaincre de sortir de ses quatre murs, de... s'exposer au monde, à la

lumière, pour libérer toute cette énergie. Natan, lui, c'est l'inverse. Un sens inné de la mise en scène,

de la communication. Comme Ganel, très doué de ses mains, très méticuleux, mais qui souffre

mortellement d'un manque d'inspiration. Pourtant, il suffit d'une étincelle pour qu'il parte, qu'il crée

des objets merveilleux...

— Et vous êtes l'étincelle qui ravive sa flamme, qui l'alimente en idées que vous « empruntez » à

votre mari. Un peu comme des vases communicants.

— Sans cette étincelle, Natan dépérit. Je n'ai pas le choix. Et je... je ne peux me résoudre à quitter

Ganel.

— Pour quelle raison ?

— C'est impossible.

Elle serra les lèvres.

— J’ai commis une erreur en inscrivant Ganel au prix du Palais de Tokyo et en faisant se rencontrer

les univers des deux hommes. Mais croyez-moi, mon mari n’a pas tué Natan, il en est bien incapable.

— Je l'en sens très capable, au contraire, si je me fie à ce qu’il m’a raconté.

— Ne vous fiez pas à son histoire.

— Pour quelle raison ?

— Jusqu’à preuve du contraire, vous n’avez pas de cadavre.

Mélanie posa les photos de la « scène de crime » sur le bureau.

— Mais on a ça...

— Et alors ? Quelques gouttes de sang sur des draps, des liens. Une relation sexuelle un peu

violente, peut-être ?

— Avec vous ?

— Ou avec une autre. Vos photos ne prouvent rien.

— La disparition et la mort potentielle de Galois n’ont pas l’air de vous ébranler. Vous étiez où,

cette nuit ? Chez vous ou chez Galois ?

— Voilà, on me suspecte, maintenant.

— Répondez.

— J’étais chez moi. Dans mon lit. Ganel dormait dans son atelier.



— Vous ne portez pas d’alliance ?

— C’est un crime ?

— Non. Mais votre mari n’en porte pas non plus. Curieux, pour un couple marié.

— Il n’en a jamais porté, c’est dangereux pour un artisan, les bijoux peuvent se coincer dans les

machines.

Mélanie avait l’impression que cette femme était aussi retorse que l’individu dans le bureau d’à

côté. Ces deux-là partageaient assurément un sinistre secret, mais lequel ? Ariane avait-elle caché le

corps pour protéger son mari ? Était-elle impliquée ? La flic se pencha vers le bureau, les deux poings

sous le menton.

— Pourquoi l’identité de Ganel Todanais n’apparaît dans aucun fichier officiel ? Sécurité sociale,

état civil, impôts… Il n’y a rien.

Ariane resta silencieuse, visiblement désarçonnée. Ses lèvres se mirent à trembler. Elle sortit une

plaquette de médicaments de sa poche, en goba un. Anxiolytiques, nota Mélanie. Cette femme

semblait au bout du rouleau. Elle se leva brusquement.

— Vous n’avez pas le droit de me retenir ici. Vous…

Il y eut soudain un gros bruit dans le bureau voisin. Hervé se mit à hurler le prénom de Mélanie. La

jeune femme se précipita. Ganel était au sol, couché sur le flanc, à demi conscient. Une tache de sang

auréolait sa chemise au niveau du bassin.

— Que s’est-il passé ?

Ariane arriva derrière et poussa un cri.

— Il est tombé brusquement de sa chaise, répliqua Hervé. J’appelle une ambulance.

Mélanie bascula Ganel sur le dos et souleva sa chemise. Une

compresse gorgée d'hémoglobine était

grossièrement scotchée sur son ventre.

L'ambulance venait de partir, embarquant Ganel et Ariane.

Mélanie était assise dans son bureau, seule, porte fermée, lumière allumée. La pluie crépitait sur les

vitres en une mélodie hypnotique. Elle souffla un grand coup. Un peu de calme, enfin. Elle considéra

les différents éléments étalés devant elle. Les photos de la chambre de Galois, les deux couteaux, la

brochure du Palais de Tokyo, le dessin du labyrinthe et, sur une autre feuille, des nombres que Ganel

s'était sans doute mis à écrire pour patienter pendant qu'elle interrogeait Ariane. 474. 505. 67476,

97379... Il y avait aussi une impressionnante multiplication qui prenait la moitié de la page : 111 111

111 x 111 111 111 = 12 345 678 987 654 321.



Des nombres palindromes, chaque fois.

D'après le médecin arrivé avec l'ambulance, l'individu qui venait de passer trois heures sur la

chaise face à elle souffrait d'une plaie profonde au ventre, refermée de façon artisanale à l'aide d'une

agrafeuse électrique. La blessure correspondait parfaitement à celle qu'aurait pu causer la lame de

l'arme ensanglantée posée sur son bureau. Cette sublime œuvre d'art mortelle.

Bon Dieu, une histoire de dingues. Qui était l'homme qui s'était présenté à elle ? S'était-il planté

lui-même le couteau dans le ventre ou avait-il réellement été agressé ?

Dans ce cas, pourquoi venir

s’accuser d’un meurtre ? Envie d’attirer l’attention ? Un syndrome de Münchhausen ?

Mélanie était certaine qu’Ariane connaissait la vérité, qu’elle savait exactement ce qui s’était

passé. Qui cherchait-elle à protéger ? Ganel ou Natan ? Était-elle plus impliquée qu’elle ne le

prétendait ?

Tout était lié au mimétisme. Jusque dans le crime ? La lieutenant s’empara de la brochure de

l’exposition, observa avec attention la photo de l’artiste. On ne voyait pas grand-chose de son visage à

cause de ces lunettes de soleil et de ce bonnet. Mais la forme du faciès… La couleur des cheveux qui

dépassaient… Était-il possible que ce Natan de Galois fût suffisamment dingue pour inventer toute

cette histoire et s’automutiler ? Non, à bien y réfléchir, cette hypothèse ne fonctionnait pas. Galois

était gaucher, Ganel avait dessiné son labyrinthe de la main droite. Et le poinçon sur l’arme du crime

était bien à droite.

Elle soupira et fixa ces fameux dossards qui avaient capté l’attention de Ganel à maintes reprises.

Le 88… Le 1001… Soudain, Mélanie s’empara d’un crayon et nota le prénom NATAN. Un palindrome

! Mieux : un palindrome miroir !

Les miroirs… Les reflets… Les doubles…

Natan/Ganel.

Mélanie eut alors l’impression qu’une vanne s’ouvrait dans son esprit. Elle nota encore quelque

chose et en demeura stupéfaite. Elle prit son blouson et décolla de son bureau, direction l'hôpital.

Elle l'avait, la solution.

Quand Mélanie arriva dans la chambre, Ariane était assise au côté de Ganel, silencieuse, et lui

tenait la main. À la surprendre ainsi, la flic ne pouvait pas douter de son amour.

— Il s'est réveillé ? demanda-t-elle doucement.

— Ça ne saurait tarder, d'après les médecins.

Mélanie s'approcha, tira une chaise et s'installa à proximité. Elle fixa Ariane dans les yeux.

— Depuis combien de temps ça dure ? Natan, Ganel, vous entre les deux…

— Je ne vois pas de quoi vous voulez parler.

Mélanie baissa le drap qui recouvrait Ganel jusqu'au cou. Le tatouage du labyrinthe apparut sur

l'épaule droite.

— Je viens d'aller au bureau des admissions, expliqua-t-elle. Vous l'avez enregistré au nom de

Natan de Galois, vous avez fourni tous les papiers nécessaires pour sa prise en charge. Parce qu'il est

officiellement et réellement Natan de Gallois. Mais il est aussi Ganel Todanais. Les deux identités

sont des anagrammes. Deux personnalités dans la même tête… J'ai raison ?

Ariane ferma les yeux et poussa un profond soupir, mélange de résignation et de soulagement.

— Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

— Tout… Allons prendre un café.

Elle se rendit à la machine de l'accueil. Ariane but une gorgée, d'abord silencieuse, puis se mit à

expliquer :

— Les troubles de la personnalité de Nathan ont commencé il y a deux ans, juste avant qu'il ne soit

connu. Ça faisait sept ans que nous vivions tous les deux. On avait acheté cet ensemble d'ateliers à

Montrouge, tout en profondeur, avec une cour centrale, et qui possédait deux adresses : l'une côté rue

La Bruyère, l'autre côté rue Boileau. On en a emménagé une partie en loft pour y vivre, avec un grand

atelier pour Natan, un garage, et on a entrepris des travaux côté Boileau pour des appartements

destinés à la location. On était heureux. Mais une fracture est apparue dans la tête de Natan et s'est

élargie progressivement avec sa notoriété. Un personnage a pris possession d'une partie de son esprit.

— Ganel…

— Ganel, oui. Ganel est la partie créatrice de Natan, celle qui bouillonne d'inventivité. Mais Ganel

n'est rien sans Natan. Et vice versa. Parce que l'artiste contemporain qui fabrique des objets ne réalise

qu'une partie du travail. Il faut ensuite des marchands, des communicants pour transformer ces

artéfacts en art.

— Comment fonctionnent ces changements de personnalité ?

— Ganel ne se manifeste que quelques heures par jour, en général la nuit et le matin, mais il n'y a

pas vraiment de règles. Il peut apparaître au milieu d'une réunion, d'une conversation et, dans ce cas,

c’est compliqué. La plupart du temps, il part sans dire un mot, persuadé d’avoir des problèmes de

mémoire. Ceux qui entourent Natan, même s’ils ignorent la vérité, ont l’habitude de ces changements,

ça fait partie de sa personnalité extravertie… Ganel nous considère comme mari et femme, il habite le

côté Boileau, il s’y est installé un atelier où il crée ses œuvres dont il ne sait que faire parce qu’il n’est

pas Natan. Alors, il les entasse. Et moi, je dois vivre avec les deux hommes, parce que abandonner

l’un, c’est détruire l’autre.

Ariane expliqua toutes ses difficultés, ses souffrances, cet équilibre permanent qu’elle devait

entretenir entre les deux personnalités. Mélanie l’admirait mais la plaignait, surtout. Leurs cafés

terminés, elles remontèrent à l’étage et s’avancèrent doucement vers la chambre de Natan.

— Et voyez où cela vous mène, répliqua finalement la lieutenant de police. Votre compagnon se

retrouve dans un commissariat puis à l’hôpital, à deux doigts d’y rester parce qu'il s’est enfoncé un

couteau dans le ventre en pensant s’en prendre à son ennemi.

En prononçant ces mots, Mélanie comprit mieux les approximations dans le récit de Ganel. Quand

il avait vu sa femme entrer rue La Bruyère, cette nuit-là, il avait eu un trou noir durant lequel il était

redevenu Natan… Deux heures d’étreintes, de tendresse avec Ariane, avant que Ganel ne revienne,

furieux, destructeur, et ne développe un désir de vengeance obsessionnel.

— J’avais l’espoir qu’il redevienne l’homme qu’il a été, avoua

tristement Ariane. Que la fracture se

guérisse d'elle-même. Je ne peux pas imaginer Natan ou Ganel dans un hôpital psychiatrique. Ils ne

supporteraient pas. Ni l'un ni l'autre.

Elles étaient au seuil de la chambre.

— Il va avoir des problèmes avec la justice ? demanda Ariane.

La lieutenant de police fixa l'homme qui était en train de se réveiller.

— Qui ça ?

Elle posa une main sur l'épaule de cette femme qu'elle ne voulait juger et s'éloigna.

Quelle histoire ! Sacré dossier ! Une victime qui est son propre agresseur… Un crime passionnel

sans crime où l'amant et le mari se confondent… Une plongée dans un esprit fragmenté comme un

miroir brisé… Mélanie se dit qu'elle devait aller courir pour évacuer tout ça.

De son côté, Ariane s'avança dans la chambre et referma la porte derrière elle. Avec un vrai

soulagement sur le visage, elle fixa son homme qui se lissait les cheveux vers l'arrière.

— Il a essayé de me tuer. Il m'a planté ce couteau dans le ventre. Tu vois bien qu'il existe ! Qu'il

n'est pas qu'un fantôme !

— Je sais, Natan. Je sais. Il faut que je te parle de lui…

DOUBLE JE

Artisans d'art et artistes

EXPOSITION

d'après une nouvelle de Frank Thilliez

24 mars - 16 mai 2016